

# Débat sur le roman contemporain

Poursuivant sa série de rencontres, « Pour l'Art » a convié récemment le public lausannois à un débat sur le roman contemporain. La présence de Michel Butor était la caution de répliques serrées et d'une franche orientation du débat vers les voies de ce qu'il est convenu d'appeler « le nouveau roman ». « Pour l'Art » s'était également assuré la présence de Chessex, Ottino, Schneeberger, Starobinski, Velan et Vuilleumier. René Berger menait le débat.

Etant le plus intimement concerné par ce débat, Michel Butor prit le premier la parole. En guise d'introduction, il situa les recherches du nouveau roman dans la grande tradition du roman et dégagait les éléments d'une évolution du genre romanesque. Une œuvre s'impose dans la mesure où elle remet en question celles qui la précèdent. Par nécessité, elle prétend réaliser ce qui, dans la réalité contemporaine, n'a pas encore été réalisé. Elle dénonce l'inadéquation des formes et des structures littéraires qui déjà, par leur insuffisance même, appartiennent au passé. Stendhal écrit contre George Sand; Flaubert écrit contre Stendhal. Chaque génération est appelée à inventer sa mythologie, en attendant que la génération suivante ne vienne à son tour mettre en question cette même mythologie. Et Butor de comparer astucieusement ce processus d'évolution à celui qui transforme sans cesse la réalité scientifique: au XIXe siècle, la loi de Mariotte régit la modification de la pression des gaz en fonction de leur volume, à température constante. C'est une loi générale, valable en toutes circonstances. De nouvelles découvertes montrent qu'il existe certaines circonstances dans lesquelles un gaz ne se comporte plus comme prévu. La loi de Mariotte reste applicable dans un certain nombre de cas déterminés: elle devient un principe particulier. De même en littérature: primitivement conception universelle, l'œuvre de Balzac apparaît aujourd'hui comme un aspect particulier d'une réalité beaucoup plus générale.

Par sa recherche de nouvelles structures et d'une nouvelle prosodie, qui est au roman ce que la métrique est à la poésie, le roman contemporain tend à la poésie. Ce qui caractérise le roman nouveau, c'est qu'il prend conscience de ses propres problèmes et qu'il devient à lui-même une critique dans le temps même où il se crée. Cette réflexion se poursuit à l'intérieur même du langage.

Ottino remarque que le roman est d'abord et essentiellement l'organisation de l'espace et du temps. Il se doit de corriger la réalité pour nous faire exister davantage. Art conventionnel, il contient donc une part de tricherie qu'il est vain de rejeter.

Pourquoi refusons-nous aujourd'hui ou craignons-nous d'être dupes? Cette crainte et ce refus appauvrissent la matière romanesque. Flaubert déjà rêvait d'une œuvre fondée sur rien et qui ne se tiendrait que par la force et la structure du langage. Le salut ne serait-il pas plutôt dans la recherche d'une certaine innocence. Ottino s'empresse d'ajouter que tous les moyens sont bons, pour le romancier, pourvu qu'il dise ce qu'il a à dire; et de reprendre cette citation de Montaigne: « Quand le Français n'y va plus, que le Gascon y aille! »

Dans son intervention, Velan confirme en partie la position de Butor. Le roman actuel tire son origine des années 50. Années où le désespoir s'exprime dans le roman précisément. Par réaction à l'égard de ce désespoir, et parce qu'il est dans la nature du roman de braver la mort, ce roman cherche à se gagner la dimension de l'éternité. Qu'a-t-il donc à faire, si ce n'est choisir des gages de durée: la description de l'immuable par exemple. Il va donc s'attacher à l'objet. D'une manière

générale, il y a divorce entre la société et les œuvres qui lui sont proposées. Parfois cette prise de conscience précède le fait historique, parfois elle le suit. En tous les cas, le roman devrait supprimer tout ce qui le sépare de l'idéologie, par la révolte. Considérant qu'il s'agissait là du point de vue d'un auteur qui pensait au roman qu'il voudrait écrire, Velan avait auparavant tenu à préciser qu'il se plaçait plus en consommateur qu'en romancier dont l'œuvre n'a pas de public, donc pas de réalité.

Diverses interventions contribuèrent à relancer un débat dont il faut louer la haute tenue et l'absence de fureur partisane.

Nous concluons sur les propos de M. Abravanel qui résumait bien l'impression que nous a laissée ce débat. Il n'y a pas véritablement *crise* du roman (c'était déjà le sentiment de Michel Butor), mais renouvellement et adaptation des formes pour exprimer le plus totalement possible la réalité multiple de notre univers contemporain.

Jacques Monnier.

"FEUILLE D'AVIS DE LAUSANNE",

18 février 1959.